



Sous ce titre, dans « Vivre en Bourgogne » (janvier), le docteur Luc Hoppeau a publié une intéressante étude sur une activité industrielle qui fut, durant un siècle et demi, l'une des plus importantes du Creusot : la fabrication des canons.

Rappelons que le canon, « bâton à feu », fut imaginé au XIV^e siècle, l'auteur retrace l'évolution des techniques qui permirent aux maîtres canonniers de perfectionner leurs armes, et, s'attachant à ce qui fut « la plus belle fonderie de canons du monde : Le Creusot », il poursuit :

... Le 11 décembre 1785, la première coulée, correspondant à la naissance de la grande industrie française, eut lieu au Creusot. Bientôt, la capacité des hauts-fourneaux fut de 5.000 tonnes de fonte par an, correspondant à la fabrication de 3.000 pièces de canon de 12. Il n'existait pas au monde, à part en Angleterre, d'établissements disposant de moyens aussi puissants.

Hélas, ces canons se firent une telle réputation que Monge, auteur d'un livre intitulé « Description de l'art de fabriquer des canons », va jusqu'à se demander s'il pourra les employer sans danger pour les vaisseaux de la République. (La fonte du Creusot est blanche et cassante, elle ne résiste pas à l'épreuve de la poudre A. Fargeton.) On se servira donc de cette fonte uniquement comme de lest pour les navires, et pour la fabrication des boulets.

Mais la situation devient si préoccupante aux frontières qu'en juillet 1793, Baudot, médecin à Charolles, député à la Convention, présente une motion précisant « qu'il ne s'en sera laissé qu'une seule cloche dans chaque commune ; que toutes les autres seront mises à la disposition du Conseil exécutif, qui sera tenu de les faire parvenir aux fonderies les plus proches dans un délai d'un mois pour y être fondues en canon ». Le Directoire de la Côte-d'Or enverra ainsi au Creusot 2.000 livres de cloches entassées dans son dépôt de Beaune. Avec le métal, Ramus fondera une quantité de pièces qui serviront au siège de Lyon, et surtout à ce-

Il faut dire la guerre de 1870 piqua Schneider et Cie participant à l'effort de la Défense nationale. Depuis 1860, on fabriquait Creusot des canons rayés, sont même en acier, ce qui était révolutionnaire. En 1870, le gouernement passa commande 38 pièces de 70 et de 16 batte de mitrailleuses. Une

...Après défaite, M. Thiers, persuadé que la victoire allemande était due en partie aux canons en acier fabriqués par Krupp, demanda à Schneider de fournir à l'armée des canons coulés dans du métal. Les études et essais furent aussitôt entrepris, et valurent à Creusot les félicitations du gouvernement.

Dès lors, la fabrication de pièces en acier doux allait s'accélérer au point qu'en 1890, 22 nations avaient adopté le 75 français, matériel souvent préféré au canon allemand en raison de la supériorité de son frein hydraulique sur le ressort métallique de son concurrent. Bientôt même, le canon allemand fut détrôné, le 77 tiraît six fois à la minute, le 75

Pendant la guerre de 14-18, les fournitures en canons de Schneider et Cie méritèrent un vif éloge de Joffre dans ses Mémoires. Elles furent à l'origine de la supériorité incontestée de notre artillerie lourde qui nous apporta la victoire. Les pièces de 105 et de 106, les mortiers de 220 et 280, les batteries de 155 court, furent fabriquées au Creusot. En janvier 1916, deux obusiers de 520, lançant à 18 km un projectile de 1.350 kg, furent conçus chez Schneider pour répondre à la « Grosse Bertha ».

Le 11 août 1936, un vote de la Chambre des députés nationalisait les fabrications de guerre en France. Schneider ne serait plus un « marchand de canons »...

... Heureusement, depuis 1937, la Bourgogne ne produit plus d'artillerie meurtrière. Ce sont d'autres « canons », plus pacifiques et générateurs de gaieté, qui lui assurent un juste renom. Ce terme de langage populaire est

Nous rappelons que le 1^{er} janvier 1978, à 20 F. Nos abonnés qui n'auraient pas encore réglé cette somme, de bien vouloir régulariser leur situation.

Extrait du Bulletin de la Société scientifique et artistique de Clamecy (1978, n° 2).
Paroles et musique de M. P.-H. Berger, inspecteur, primaire et président de l'Orphéon de Clamecy :

De l'écluse, l'onde s'élance en bouillonnant, en bouillonnant elle pondit.
Le train s'agite et se balance à travers le flot qui mugit.

*Hardis flotteurs, voguons plein de courage
De la vague en chantant, de la vague en chantant, combattons la*
*fureur, houra ! houra ! houra !
Que l'écho, que l'écho du rivage porte à la mort notre défi,
notre défi vainqueur.
Que l'écho, que l'écho du rivage porte à la mort notre défi,
notre défi vainqueur.*

Nos bras nerveux, dans le naufrage, braveront les flots furieux
N'avons-nous pas notre courage, et notre Père dans les Cieux ?

*Partons, le baiser de la mère, au retour, nous réchauffera
Dans notre pénible carrière, un vin joyeux nous soutiendra.*

Honneur à l'homme de génie, de notre travail l'inventeur
Et parmi nous, que nul n'oublie Rouvet, notre actif bienfaiteur.

*Vive Dupin, flambeau de la justice de son pays, l'appui, l'honneur
Que son nom au loin retentisse dans cet hommage, écho du cœur !*

Un autre chant fut chanté par Delume, jardinier, à l'autel de la mairie. Les paroles et la musique étaient d'œuvre de Bajou, fleuriste local, auteur de nombreuses compositions. Relatant l'événement dans ses « Ephémérides clamecyvoises », Sonnié Moret précise :

Le 7 octobre 1838, réintégration solennelle du buste de Jean Rouvet sur le nouveau pont de Bethléem, reconstruit à la suite de la grande inondation du 4 mai 1838 qui, en ébranlant la fondation de l'ancien pont, déjà détérioré par la vétusté, en avait nécessité la réédification, en même temps que celle du monument qui avait été élevé par souscription en 1828, en l'honneur de l'inventeur présumé des flottages. Comme la première fois, M. Dupin aîné, député de la Nièvre, sous les auspices duquel s'était originellement ouverte la souscription, présidait cette seconde inauguration...

Les paroles et la musique du « Chant de départ des floteurs » de Clamecy avaient fait l'objet d'un tirage spécial dédié à M. Dupin.

Visite à la pisciculture

FÉVRIER 1979

REDACTION : 14, rue Notre-me - 58 - CHATEAU-CHINON

BULLETIN DE L'ACADÉMIE DU MORVAN

Céro spécial, correspondant aux Bulletins 7 et 8, est tout entier consacré à une étude qui a fait l'objet d'un même maître, de Martine Régnier, sur

La Seigneurie de Château-Chinon aux XVII^e et XVIII^e siècles

Revenant de Nevers, et ayant franchi le pont Charrot qui enjambe l'Yonne au bas de Château-Chinon, j'avise à ma droite, à l'entrée d'un chemin, un écriteau : « Pisciculture de Vermenoux ». Je bifurque et prends la direction indiquée. La petite route, sinueuse entre des bouquets d'arbre, longe la rivière d'eau limpide que je viens de traverser. En ce début de printemps, une bruine légère unifie le paysage dans une grisaille aux tonalités délicates, ponctuée de quelques verts tendres des prairies, atmosphère que j'affectionne dans cette région du Morvan. Un petit pont rustique me fait escalader à nouveau le cours d'eau, et me dirige vers un ensemble de bâtiments à toitures d'ardoises et murailles de pierre sombre, situés en contrebas d'un monticule rocheux d'où sortent des arbres séculaires, créant un tableau très corot. L'endroit est silencieux, juste le gazouillis de l'eau que ponctue le chant du coucou.

Ayant laissé ma voiture près du portail d'entrée, je suis annoncé par les aboiements d'un berger allemand. Dès que j'ai frappé, le chien se tait et la porte s'ouvre. Mme de Frémont m'accueille gentiment. Je lui dis mon désir de visiter l'élevage de truites.

— Mon mari est en bas, me dit-elle, vous le trouverez près des bassins.

Je m'y dirige, attiré par un bruit de moulin à aube, avec toute cette eau qui coule dans les écluses entourant les bâtiments de l'élevage. D'une ouverture sombre, un homme de carrure athlétique, à la démarche alourdie par des bottes cuirassées, le visage buriné, vient à ma rencontre.

— M. de Frémont ?
— Oui.

— Je suis déjà venu, il y a quelque temps, mais vous n'étiez pas là.

— Ah ! C'est pour un reportage ?

La physionomie s'éclaire d'un large sourire, qu'accompagne une vigoureuse poignée de mains.

— Je ne vous dérange pas ? Vous devez être pris...

— Pas le moins du monde, on se dépêche ! D'autant que vous êtes le premier qui s'intéresse à l'activité de Vermenoux !

Sous sa conduite, commencera la visite de l'alevinage et nous nous dirigeons vers le bâtiment qui est tout au bout à gauche. Là, dans la pénombre, vivent des millions de petites truites grosses comme des bouts d'allumettes de 1,5 cm de longueur. Ça sent le poisson et l'eau fraîche. La conversation s'engage, la glace est rompue, l'homme, dans son

décor habituel, a retrouvé toute sa verve. Je le laisserai parler.

— Commençons au stade des géniteurs. Les géniteurs sont des reproducteurs fario-indigènes, spécimens sélectionnés qui ont toutes les perfections morphologiques. Ils vivent dans des écluses naturelles, alimentées par les eaux de l'Yonne qui passe à quelques mètres, et que l'on a détournée. D'ailleurs, toute l'eau de la pisciculture est celle de l'Yonne, une des rivières de France propices à l'élevage des salmonidés, par sa pureté, sa température, les terrains dans lesquels elle déferle et le climat de montagne.

« Les écluses sont ombragées judicieusement, juste ce qu'il faut, par les frondaisons des arbres orientés dans leur plantation.

« Les géniteurs vivent en écluses, groupés par tailles et âges. Leur poids varie entre 250 g et 10 livres. C'est toujours un bras de l'Yonne qui est détourné. Ils vivent « naturellement », mais on les alimente aussi avec des granulés de soja et de viande qui leur donnent une morphologie normale, où l'on sélectionne les beaux spécimens.

« La chair de ces truites n'a pas encore la saveur des truites que je pêche en rivière, où elles sont indigènes, mais, laissées en liberté pendant un an, elles reprennent et la saveur et la teinte foncée de leur nature : vers, insectes, sauterelles, algues, crevettes (qui donnent le rosé de la chair), petits poissons, limaces, escargots, etc.

« Au mois de janvier, période de la ponte, on groupe les géniteurs que l'on endort par l'addition de liquide SM 22 ajouté à l'eau (1 g par 100 litres d'eau), on extrait les œufs et laitances manuellement, par une pression sur le ventre. L'opération dure trois à quatre minutes, et aussitôt les poissons, libérés de leurs œufs ou de leurs laitances, se réveillent et reprennent leur vigueur dès qu'on les remet en liberté dans leur milieu habituel. On procède de cette façon pour éviter que laitances et œufs soient dévorés par les géniteurs eux-mêmes, car les écluses où ils vivent n'offrent pas les refuges d'une rivière où les salmonidés puissent dissimuler leur ponte.

« Au fur et à mesure de leur extraction, les œufs sont déposés dans des bacs où l'éleveur les féconde avec la laitance des mâles, ceci à l'aide d'une plume d'oie très souple, en la promenant sur les œufs recouverts seulement d'environ 2 cm d'eau. Repos vingt minutes, avant de mettre les œufs sur des claies. Ensuite rinçage à la température normale de la rivière. Puis mise en incubation

en chambre noire, environ 60 à 70 jours. L'eau est renouvelée en permanence, surveillance jour et nuit. Il faut au minimum un litre d'eau à la minute pour 1.000 œufs.

« Quarante jours après, les yeux sont visibles dans l'œuf transparent. L'alevin est enroulé dans la coquille membraneuse, il se libère de sa coque au bout de deux mois et apparaît au fond des bacs sur une vésicule jaunâtre. Cette vésicule se résorbe en trois semaines. C'est elle qui nourrit l'alevin. La vésicule résorbée, l'alevin nage librement et, aussitôt, cherche à se nourrir, ce qui est donné par l'éleveur sous forme de pulpe de rate de bœuf broyée et tamisée que l'alevin absorbe par les branchies. Par la suite, la nourriture distribuée aux alevins, comme aux géniteurs, est la même, sous forme de granulés, composés de farine de viande, farine de poissons, lait écrémé, semouline de blé, soja, vitamines...

« Pour vous donner une idée de la taille des alevins, sachez qu'il faut en compter 10.000 au kilo. La production annuelle de Vermenoux est d'environ dix millions d'œufs-alevins ; truitelles un million ; truites de deux étés, 50 à 60 tonnes, qui alimenteront les rivières de Bourgogne, du Doubs, du Territoire de Belfort, Haute-Savoie, Ain, Ardèche, Var, Alpes, Corse et Loiret. C'est à Vermenoux que le record du poids pour un géniteur a été atteint : 32 livres ! Il mesurait 107 cm de long et 85 de tour de poitrine, si je puis dire. Il est parti de sa belle mort à l'âge de quinze ans.

« Il était environ 7 h, par un matin de mai 75. M'approchant de l'écluse où vivait cette mère, seule, car elle aurait dévoré une truite de 2 livres facilement, et ne voyant pas le sillon à fleur d'eau qui me suivait quand elle venait manger ce que j'apportais, un soupçon m'envahit. Je m'approche, et aperçois à quelques pas, sous les verres, le ventre doré de ma pensionnaire, immobile, la gueule ouverte près des roseaux. Je reste là, sans voix, la nourriture dans une cuvette et la main remplie, prête à jeter, comme je l'ai fait pendant quinze années. Je descends dans l'eau et, la prenant dans mes bras, je la dépose sur le lit d'herbe fraîche. A genoux devant elle, mes yeux s'embuent et je me mets à pleurer mon amie. »

André DULAURENS

(Pages extraites d'un ouvrage en préparation : *Du coq à l'âne*, illustré de 60 gravures de l'auteur.)

lui de l'oulon, où s'illustra un certain Bonaparte.
En 1806, on achevait de forger 199 canons au Creusot. Hélas, 12 pièces éclatèrent à l'épreuve.

En 1859, lors de la guerre du Transvaal, le 155 long livré par Schneider aux Boers fut célèbre sous le nom de Long-Tom.

En 1859, lors de la guerre du Transvaal, le 155 long livré par Schneider aux Boers fut célèbre sous le nom de Long-Tom.
Docteur Luc HOPNEAU

Un académicien du Morvan par mois:

CLAUDE PÉQUINOT

Né le 5 mai 1938, à Perrigny, petit village du Val de Saône (30 km à l'est de Dijon), de parents instituteurs, Claude Pequino a sa petite enfance perturbée par la guerre (son père prisonnier en Allemagne de 1940 à 1945). Il n'en prépare pas moins une scolarité secondaire d'abord au lycée d'Auxonne, puis au lycée Carnot, à Dijon ; puis supérieure, en hypokhâgne et khâgne au lycée Carnot, à Dijon, suivie en 1962 d'une licence en géographie effectuée à la faculté de lettres de Dijon. Titulaire du diplôme d'études supérieures de géographie, appelé aujourd'hui maîtrise, avec mention TB sur le sujet « La vie rurale dans le pays bas bourguignon », Claude Pequino interromp ses études pour s'adonner, bien malgré lui, à la vie militaire à la base aérienne d'Orléans (Jura), au milieu de la forêt de Chaux.

En 1966, il entre dans l'enseignement comme maître auxiliaire au lycée technique de Chan-sur-Saône que je connais bien pour y être passé moi-même de 1938 à 1945 comme élève !

En 1968 il est nommé adjoint d'enseignant au C.E.S. de Château-Chinon. En 1970, titulaire du C.A.P.E.S. d'histoire-géographie avec mention B, il est nommé au lycée technique de Sens et en 1971 à nouveau au C.E.S. de Château-Chinon, sous demande, où il professe actuellement l'histoire et la géographie.

Ses violons d'Ingres : l'archéologie, bien sûr, depuis une quinzaine d'années. Il commence à fouiller à Alésia, dans l'équipe de M. Le Gallui était alors professeur d'histoire ancienne à la Faculté de Dijon. Venu dans le Morvan, il fouille en compagnie du docteur Olivier, sous sa direction, aux Bâilles. Il consacre chaque année le mois d'août à endurer un stage de fouilles aux Bardiaux, où travail une quinzaine de jeunes dans une excellente ambiance, toujours sous la direction du docteur Olivier.

Depuis 1977, il dirige avec un collègue du C.E.S., Mlle Picard (membre correspondante de l'Académie du Morvan) le chantier des sources de l'Yonne, où, pour l'instant, ils n'ont que l'autorisation de sondage.

Il consacre ses autres loisirs aux randonnées pédestres dans la nature (montagne), à la musique et aux voyages en Europe et hors d'Europe.

Claude Pequino s'intéresse à tout ce qui touche à la nature, à l'art (peinture, sculpture, architecture, photographie) également à tout ce qui touche à la jeunesse et à ses problèmes. Il aime le métier qu'il exerce. Il s'efforce dans la mesure du possible de comprendre et d'aider les jeunes qui lui sont confiés, la tâche n'est pas toujours facile, souvent ingrate, mais toujours passionnante.

Bien qu'il ne soit pas né dans le Morvan, Claude Pequino le considère maintenant comme sa patrie. Il s'est installé dans un petit hameau d'Arleuf parce qu'il s'y est senti tout de suite à l'aise. Contrairement à la plaine de la Saône, c'est un pays qui a une âme, sans doute parce qu'il est une entité géographique par son relief, son climat, par son histoire. Il a été moins envahi que les plaines voisines, donc le passé (folklore, tradition, culture) s'y est mieux conservé. C'est ce que Claude Pequino essaie de retrouver par l'archéologie et l'histoire, pour le faire revivre dans son enseignement et le faire aimer aux jeunes qu'il a mission d'éduquer et d'instruire.

Un beau programme qui pourra nous servir, cher confrère, chacun dans son domaine.

Tristan MAYA.

Tous nos compliments à notre excellent confrère et ami Tristan MAYA, fidèle collaborateur de cette page, qui a été récemment nommé chevalier des Arts et des Lettres.

REVUE DES REVUES - REVUE DES R

Groupe nivernais de recherches archéologiques (déc. 1978). — Vieux papiers (R. Octobon), La Collection Pacton (L. Rousseau), Tombes antiques et anciens cimetières dans la toponymie nivernaise (R. Baron).

Les Annales du Pays Nivernais (Camosine), n° 22. — Sont essentiellement consacrées à « La vigne et les vins en Nivernais », avec des études et chroniques de Jean Fumay, Jean Drouillet, A. Berthelot, Jean Bisson. Excellente histoire.

Vivre en Bourgogne (janvier). — Numéro exceptionnel qui expose l'organisation administrative et économique de la région Bourgogne, et principalement son comité d'expansion économique et sociale. On lira également : Oscar Gauthier, peintre (Henry Gaby-Carles), Roger Denux, son drame et ses joies d'enseigner et d'écrire (interview de Marcel Barbotte),

Ferré Destain, médecin et historien (Roger Brain), la production canons au Creusot (Luc Hopau), les cahiers de la Société des auteurs, chroniques et poèmes.

Œuvres du Bourbonnais et du Combraille (premier trimestre 79). — Rencontres avec de Gaulle (G. Rorion), Valéry Larbaud et PaMorand (G. Place), Pèlerinage à la Madeleine, traditions et légendes (Cl. Alamartine), Théodecte Banville (M. Mathiaud). Prés et critiques littéraires.

Revue beaunoise d'études historiques. — Parmi le sommaire du mois de Joursanvault, le gisement archéologique des Ratées, l'erie beaunoise au 15^e siècle (bpeau), les 200 familles protestantes (F. Mortureux), Les arquisiers de Beaune (J. Delis-Carles), Qui possédait les terres à Fny en 1741 (J.L. Alexandre), étaient les Foudras ? (G.

Moingeon-Perret). Le nivellement des fortunes parlementaires pendant la Révolution (J.L. Poisot), La conversion au protestantisme en 1877 (L.-P. Lobreau), Les offices de l'Hôtel-Dieu en 1600 (F. Mortureux).

Bulletin de la Société scientifique et artistique de Clamecy (1978, n° 2). — A propos de la carte de la rivière Yonne et de ses affluents (A. Laguignier), Le chant de départ des floteurs de Clamecy (G. Marchand), Curieux programme de fête civique en l'honneur de la fraternité républicaine, et L'exploitation révolutionnaire du salpêtre (G. Marchand).

Mémoires de la société pour l'histoire du droit (34^e fasc.). — Livraison consacrée à la juridiction ecclésiastique au Moyen Age (Paul Ourliac), le « discours contre les évêques » (S. Kalifa), la justice des seigneurs de Neucha-

Congrès de l'Association Bourguignonne des Sociétés Savantes

Organisé par l'Académie de Mâcon avec le concours de la municipalité, ce cinquantième congrès de l'Association bourguignonne des Sociétés Savantes se tiendra les vendredi 25 et samedi 26 mai, avec une excursion lamartinienne en Mâconnais le dimanche 27 mai.

Trois sections sont prévues :
1^o Une section « Val de Saône », et qui sera consacrée aux divers aspects géographiques, préhistoriques et archéologiques, historiques et économiques, dans le passé, le présent et le futur de cette voie de passage exceptionnelle que constitue la vallée de la Saône.

2^o Une section consacrée aux études lamartinienes, constituant, après les premières journées de septembre 1961, les secondes journées de septembre 1965, et les troisièmes journées de mai 1969, les quatrièmes journées d'études lamartinienes.

3^o Une section de l'histoire du droit et des institutions des anciens pays bourguignons, comtois et romands.

Pour tous renseignements concernant les communications (à adresser avant le 22 avril), les conditions de participation et l'hébergement, s'adresser à M. le secrétaire perpétuel de l'Académie de Mâcon, Hôtel Senecé, 41, rue Sigorgne, 71000 Mâcon.

Une thèse sur l'histoire de l'occupation et de la résistance dans la Nièvre

M. Jean-Claude Martinet, professeur à l'Ecole normale de Nevers, a soutenu, le 26 janvier dernier, avec mention très bien, devant la Faculté des sciences humaines de Dijon, une thèse de 3^e cycle sur « L'histoire de l'occupation et de la résistance dans la Nièvre (1940-1944) ».

Le jury, présidé par M. René Frémont, ancien président de l'Université de Nanterre, comprenait MM. J.R. Surateau, doyen de la Faculté des sciences humaines ; Lévéque, maître de conférences (histoire économique et sociale), et Vigreux, maître-assistant d'histoire contemporaine.

La thèse de M. Jean-Claude Martinet, qui est également correspondant départemental du comité d'histoire de la deuxième guerre mondiale, vient d'être publiée par les Editions Delanyance, à La Charité-sur-Loire. Nourrie d'une abondante documentation (archives, rapports, témoignages, enquêtes personnelles), solidement charpentée, elle constitue le plus important travail de ce genre entrepris sur le plan départemental.

Toutes nos félicitations à M. Jean-Claude Martinet, dont l'importante contribution qu'il apporte à la connaissance de l'histoire récente de notre région mérite d'avoir la plus large audience.

REVUES - REVUE DES RE

Nouvelle revue franc-comtoise (Dole). — Le citoyen Reubel et le postillon de Ronchamps (D. Chevalier). Reflets de la contre-réforme (D. Bienmiller). Notre-Dame d'Arbois (P. Grispoux). Orgelet à la fin du 18^e siècle. (L. Laurent).

Bulletin de la Société d'Histoire naturelle et des amis du museum d'Autun (septembre). — Compte rendu de la 21^e semaine d'études et de recherches scientifiques. Interprétations paléontologiques et paléocécologiques d'un sixième assemblage à traces de reptiles des carrières triasiques de Saint-Sernin-du-Bois (Autunois), par G. Gand.

Art et poésie (Hiver 78). — Présente, avec le même soin, une floraison de poèmes, chroniques littéraires de Maurice d'Hartoy, Th. Beregi, L. Blanchot, Laure Maupas, des critiques et des échos.

tel (M. de Tribollet), l'avouerie savoyarde (J.Y. Mariotte), La procédure judiciaire dans le comté de Bourgogne (Jean Gay), L'officiel de Lausanne, etc.

Les échos du passé (Amis du Dardon), n° 40. — Langue et parlers régionaux, Les fours du site du Vieux-Fresne, la série de bifaces découvertes à Rigny-sur-Arroux.